

Dire le voyage au Moyen Âge

Paul Zumthor

Volume 35, Number 4-5 (208-209), August–October 1993

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31548ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Zumthor, P. (1993). Dire le voyage au Moyen Âge. *Liberté*, 35(4-5), 79–94.

PAUL ZUMTHOR

DIRE LE VOYAGE AU MOYEN ÂGE¹

Dès le X^e siècle, le monde arabe identifiait (et parfois enseignait) comme un genre littéraire autonome, apparenté au roman, les récits de voyage. Le plus ancien pourrait être celui d'Abu Zaïd, de Siraf, en 915. La tradition s'en maintiendra jusqu'au XVII^e siècle. Elle aura entre temps engendré le vaste récit d'Ibn Battuta, qui de 1325 à 1345 avait parcouru l'Afrique et l'Asie². Dans les pays de Chrétienté, des textes plus ou moins comparables à ceux-ci exercèrent sur leurs lecteurs ou auditeurs une influence non négligeable, à la fois par les faits qu'ils révélaient et par la signification qu'ils revêtaient dans la mentalité collective : si l'on en juge à la tradition manuscrite des plus réputés d'entre eux, ils répondaient à un besoin du public lettré. Cent quarante-trois manuscrits du livre de Marco Polo, trois cents de Mandeville ; quatre éditions en un an de la Relation de Hans Staden (1557) ; manuscrits collectifs réunissant un ensemble de récits de voyage, tel le 1380 de la B.N. ; éditions des XVI^e et XVII^e siècles, recueils comme les *Navigazioni e Viaggi* de Ramusio à Venise en 1574, ou les treize volumes des *Grands voyages* de Théodore de Bry, édités de 1590 à 1640,

1. Ces pages sont extraites d'un livre à paraître en octobre 1993 aux Éditions du Seuil sous le titre *La mesure du monde*. Nous remercions les Éditions du Seuil d'avoir autorisé la prépublication de cet extrait.

2. Roux, p. 42-46, 160-164.

simultanément en latin et en allemand. Dès le XIII^e siècle, les Croisades et les campagnes des Mongols avaient ouvert sur l'Orient les curiosités ; à partir du XIV^e, la menace turque les avait réveillées : réaction de défense de l'Occident, inquiet de connaître son obscur adversaire ; puis, aux XV^e, XVI^e, des besoins commerciaux nouveaux, les vues politiques de quelques princes les avaient maintenues et nourries.

Mais à ce moment-là, une désaffection se marque envers ces récits, comme si l'Europe, saturée, se ramassait sur sa proie. L'humanisme s'alimente alors à cette expérience ; mais les savants, géographes et cosmographes, tirent peu de chose d'une littérature que, sans doute, ils considèrent avec mépris. Jacques Cartier, qui finira sa vie comme un bon bourgeois de Saint-Malo, n'a guère, avec ses *Relations* ni même avec son *Brief récit*, provoqué l'intérêt de ses contemporains, et la gloire (de même qu'à Christophe Colomb) ne lui vint qu'au XIX^e siècle. Le malentendu est ancien. Au XIII^e siècle déjà, ni Vincent de Beauvais ni Mathieu Paris n'avaient utilement exploité les Relations de Marco Polo ou de Plan Carpin ; celle de Rubrouck resta pratiquement inconnue jusqu'au XVI^e ; la diffusion du livre de Marco Polo est le résultat d'un malentendu : on prit le *Devisement* pour un conte merveilleux. C'est pour lutter contre cette méconnaissance peut-être qu'un nombre croissant d'auteurs (ou de copistes) se servirent de la langue vulgaire, dès le XIII^e siècle en France, 1300 en Italie, 1325-1330 en Catalogne et en Allemagne.

Parmi les récits de voyage, ceux dont l'objet fut un pèlerinage constituent, jusqu'au XIII^e siècle au moins, un groupe à part. La plupart d'entre eux entendent apporter un témoignage, souvent proclament cette intention, et celle-ci émane d'un sentiment aigu de la communauté pèlerine : tout chrétien est appelé à s'y joindre, et ceux qui en font déjà partie exhortent les autres à suivre le

même *chemin*. C'est d'un chemin en effet qu'il s'agit, n'important comme tel que par les lieux saints qui le jalonnent peut-être ; ce vers quoi se tourne l'attention, ce à quoi s'attache presque exclusivement le récit, c'est le terme ultime, Rome ou Saint-Jacques. L'auteur souhaite, en attestant la vision qu'il en eut, l'expérience qu'il en fit, non seulement exalter ces sites de grâce, mais convaincre ses frères dans la foi de l'imiter, tout en leur procurant des informations propres à leur faciliter la tâche. Les malheureux qui ne peuvent partir participeront du moins à ses saintes émotions ! Il leur fait part des souffrances qu'il endura, énumère les cérémonies auxquelles il assista, évoque les méditations qui lui furent inspirées. Il trace, sans le vouloir peut-être expressément, l'itinéraire d'une sainteté ; la mémoire se projette dans l'espace sacré, et le discours par lequel elle le fait remplir une fonction initiatrice.

C'est là une fonction forte, tenant à l'un des traits spécifiques du christianisme médiéval, religion de l'espace plus que du temps. C'est pourquoi la grande majorité des récits de pèlerinage concerne la Terre sainte, le Lieu par excellence où l'homme rencontre Dieu et, par là, objet privilégié d'un tel discours. Dans beaucoup de ces textes, le récit comporte une ascension du Sinaï, où la volonté d'organisation sacrale de l'espace se manifeste avec une particulière clarté : vallée et montagne, ascension puis descente, désert. L'histoire biblique de Moïse, mimée ainsi, allégorise la vocation du croyant.

La tradition remonte au début du IV^e siècle, et dès cette époque nous livra des textes devenus célèbres, comme la *Peregrinatio* de l'abbesse Éthérie, avant 400. Jusqu'au XVI^e siècle, plus d'une centaine de récits de ce type, en toutes langues, forment une lignée ininterrompue sur laquelle les croisades mêmes influent peu. Mais, depuis 1350, ces récits changent de caractère : après une interruption forcée de deux ou trois décennies, le pèle-

rinage atteint une Palestine bien changée, sous le contrôle du sultan d'Égypte et soumise à une administration tatillonne, exigeant souvent un détour par le Caire. Il en résulte une expérience toute profane des mœurs et des hommes, de l'Islam lui-même, de son appareil politique. La curiosité grandit ; tenue jusqu'ici en laisse, elle tend maintenant à l'emporter ; par là même, le témoignage se personnalise davantage et l'exposé se laïcise. À la fin du XV^e siècle, plus grand-chose ne distingue ces textes des autres récits de voyage ; ou bien, centrés sur Jérusalem, ils évoquent des images d'absence, de paradis perdu, de grâce présente et gaspillée : ils ouvrent le chemin intérieur qui mène au sentiment d'un exil.

Ce discours, autant que le pèlerinage même, est lié aux formes les plus profondes et stables de la mentalité médiévale. Le trait s'accuse fortement à partir du XIV^e siècle — comme si l'ébranlement du monde occidental accentuait, avec le rôle de l'espérance, le sentiment d'une séparation. La technique littéraire s'empare alors de l'image pèlerine, de même qu'elle le ferait d'un phénomène naturel. Ainsi, dans les *Canterbury Tales* de Chaucer. Ainsi, dans le *Piers the Plowman* de Langland, si l'on suit l'interprétation de J.B. Halloway. Ainsi encore, dans le genre « pèlerinage de l'âme », ou dans les « voyages dans l'autre monde » où l'allégorie sert de langage à une prédication édifiante. Le *Camino de perfección* de Thérèse d'Ávila, en 1565, se rangera encore dans cette tradition.

*

On ne peut néanmoins considérer ensemble tous les récits de voyage comme un genre constitué. Leur extrême diversité l'interdit : les circonstances d'origine, l'intention, les moyens, autant que la qualité du texte comme tel. Souvenirs de pèlerinage ; récits de mission-

naires, tel le franciscain Guillaume de Rubrouck en 1253-1255 ; rapports d'ambassadeurs, surtout à partir du XIV^e siècle, comme ceux d'Ambrogio Contarini ou de Gonzales de Clavijo, vers 1400, ou ceux de Thomas Hoby, qui embrasse l'ensemble de sa carrière, de 1547 à 1564 ; journaux de bord de navigateurs ou lettres rendant compte de la mission accomplie : les *Cartas de Relación* de Colomb sont à la fois récit de voyage et de quête, chronique et utopie, elles mêlent le religieux et le politique, la stratégie prophétique et la propagande monarchique. Les livres de route de marchands veillent surtout à noter les coûts et les distances : le modèle en est la *Pratica della mercatora* du Florentin Pegolotti, au XIV^e siècle. D'autres textes, enfin, ne sont que simples énumérations de merveilles.

Aucune, du reste, de ces classes n'a de limites nettes : le *Voyage* d'Adorno en Terre sainte est-il ambassade ou pèlerinage ? L'un et l'autre sans doute. Tel récit tient dans une lettre, cet autre remplit un gros volume ; celui-ci (même alourdi de lieux communs) comporte nombre de notations originales (parfois difficiles à décoder, mais là n'est pas la question), celui-là n'est qu'une compilation de sources anciennes, voire un plagiat. Certains ouvrages classent leur matière selon les étapes de l'itinéraire parcouru ; d'autres la découpent en tableaux juxtaposés sans grande cohérence ; il ne manque pas, enfin, de « récits de voyage » dont le voyage n'est ni le souci ni l'intérêt principal. Au XVI^e siècle apparaît le « Journal de Voyage », fait de notes au jour le jour : celui de Montaigne en Italie, écrit en 1580-1581, est l'un des plus anciens, mais ne fut publié qu'en 1774, en plein triomphe à la fois des curiosités géographiques et du goût pour la subjectivité des discours.

Subsiste néanmoins une unité : moins conventionnelle qu'émanant de ce que Hugo Kuhn, à propos de la littérature allemande du XV^e siècle, nommait un « type

de fascination » : celui, dans l'ailleurs, d'un ordre spatial dont la connaissance est expérience de l'altérité, pour le meilleur ou le pire. Aux textes les plus élaborés, on peut appliquer les remarques avancées, avec pertinence, par Normand Doiron à propos d'ouvrages comme le *Grand Insulaire* d'André Thevet, au milieu du XVI^e siècle, ou certaines Relations du XVII^e siècle³ : ces textes tardifs constituent en effet le terme où visaient, en ordre très dispersé, ceux qui les précèdent. Une rhétorique s'y cherchait, apte à rendre compte des déplacements du corps et des émotions particulières qu'ils suscitent. Une topique se constitue (« ce que je dis là ne s'apprend point aux écoles » ; « voilà ce dont je témoigne »), des figures privilégiées se dégagent (l'hyperbole, l'exclamation, l'énumération, et d'autres), des procédés de découpage se dessinent peu à peu : le départ, la dureté du trajet, le pays inconnu, l'accueil ou le rejet. Plusieurs de ces « moments » semblent sortir du trésor des contes.

Un espace discursif se déploie ainsi, où se placeront les noms propres, de lieux, de peuples, de personnes. Il en résulte que tout « récit de voyage » comporte un double registre, narratif et descriptif. Tantôt l'un tantôt l'autre prédomine et confère au texte sa tonalité générale. Il est rare qu'ils se combinent et s'ordonnent en représentation globale. Pour celui qui narre son voyage, ce récit opère (de plume ou de bouche) sa réintégration dans le monde familier d'où il était parti. Mais aussi, le dessein qui y préside est moins d'analyser la réalité de ce voyage que d'en prolonger l'expérience. Pourtant (parce que tels sont les moyens du discours), la description, jusqu'aux XV^e-XVI^e siècles, procède en général par « lieux-communs » (empruntés à la connaissance livresque que l'on possède de la Terre) plutôt que par notations

3. Doiron (n.) in : Beugnot, p. 15-31.

« naïves » ; elle reste ainsi pauvre de détails concrets et souvent, si elle s'organise selon les étapes d'un itinéraire réel, est coupée et comme distordue par les digressions anecdotiques.

Quant au récit, il reste accroché à des lieux successifs, série de toponymes jalonnant le discours, comme pour signifier une appropriation symbolique de territoire plutôt que pour opérer une projection dans l'étendue : de là, un caractère souvent discontinu, troué, incomplet, troublé à nos yeux plus encore par les nombreuses variantes des manuscrits, la pluralité des versions transmises d'un même texte⁴. Rares sont les auteurs dont la langue, par quelque artifice (tel l'emploi de verbes comme « je vins », « nous arrivâmes »), maintiennent une illusion spatiale dans l'expression du mouvement.

Néanmoins, pour imparfait qu'il soit, l'élément narratif de ces textes en constitue la substance même : ne peut-on dire en effet, d'un point de vue très général, que ce qui distingue le « voyage », parmi tous les déplacements humains imaginables, c'est qu'il culmine, chez le voyageur, en récit ? Cas particulier d'un fait plus général encore : toute prise de possession territoriale s'opère par le biais d'un récit, serait-ce celui qui produit ou falsifie la preuve d'un droit. Une tension s'accuse, entre l'histoire (le voyage tel qu'il fut, comme tel indicible) et la géographie : entre le temps irrécupérable et l'espace offert en permanence. D'où, à ce niveau profond, l'irrecevabilité, en cette matière et à cette époque, du critère opposant, dans notre esprit, « réel » et « imaginaire » ; l'indifférence de l'auteur et de son public au critère de crédibilité : on illustre encore de dessins fantaisistes le texte de Marco Polo cent vingt ans après qu'il eut été dicté !

4. Richard 1981, p. 55.

Au cours du XVI^e siècle émerge peu à peu une exigence nouvelle : comment distinguer le vrai ? Johan Eichmann, publiant en 1557 les souvenirs du marin Hans Staden, Montaigne en 1588, posent ouvertement la question — inauguratrice d'une modernité fascinée par un modèle mathématique (« scientifique ») de connaissance. Le médecin suisse Théodore Zwinger publie en 1577 une « Méthode » (*Methodus apodemica*) du récit de voyage, inspirée des préceptes de la rhétorique persuasive, et qui met l'accent sur la définition des finalités et la description des moyens⁵. Pourtant, tout n'est pas réductible à un tel modèle : le réel a ses zones molles, mal intégrables ; la vérité est moins une donnée naturelle que le produit de règles discursives, en quelque mesure aléatoires et soumises aux irrégularités de l'histoire. Le discours que tient le récit de voyage n'est jamais — ne peut être — immédiatement prouvé : c'est là son trait propre, irrécusable parenté avec la fiction⁶. C'est à ce titre que le XVIII^e siècle l'élèvera à la dignité de genre littéraire — en fait, de moyen symbolique éminent d'exploitation du monde.

Les auteurs, jusque tard dans le XVI^e siècle, semblent conscients de raconter de l'à peine croyable. D'où, pour une part, le besoin de s'appuyer sur les Auteurs, antiques ou modernes ; le pillage des sources livresques, au mépris parfois de l'expérience et en contradiction avec la recherche de témoignages oraux, recueillis sur les lèvres d'autres voyageurs ou d'étrangers. Tel est l'arrière-plan sur lequel s'élaborait une pensée.

Ainsi, Marco Polo (dont la gloire moderne est tant soit peu usurpée) aurait, selon une hypothèse sérieuse, composé d'abord une version brève de ses Voyages, sorte de livre de route à l'intention des marchands

5. Perrone, p. 79.

6. Costa Lima, p. 82-88, 97-98.

vénitiens⁷. Puis, en 1298, pendant sa captivité à Gênes, il dicta le texte que nous connaissons, et qu'il mit au point en 1307 ; mais jusqu'au bout demeure lisible l'intention mercantile qui présida à la conception du livre. M. Mollat y déchiffre quelque chose comme une « étude de marché » ; sinon une parenté avec la *Mercatora* de Pegolotti⁸. Les diverses copies du manuscrit original portent des titres différents : *Livre des Voyages*, *Livre des merveilles* ou celui, retenu par les éditeurs d'aujourd'hui, de *Devisement du monde*. *Devisement* est ordinairement traduit par « Description » ; j'y entends plutôt « Disposition », voire « Mesure ». Le texte en fut prononcé par Marco, et noté par Rusticien de Pise, romancier célèbre dans l'Italie d'alors : son rôle ne pouvait être celui d'un scribe quelconque, quoiqu'il soit malaisé de démêler dans l'ouvrage ce qui tient à lui et au narrateur. De leur collaboration provient le dessein de faire un vrai *livre*, dans la tradition des encyclopédies scolastiques. La dédicace, selon la loi de ce genre, revendique l'autorité de la science, la véridicité, l'universalité : le destinataire d'un tel message, c'est l'humanité entière.

L'examen du manuscrit le plus ancien révèle un texte composite où les marques littéraires se surimposent à une double oralité : celle de Marco dictant ses souvenirs (l'opération dura vraisemblablement des mois) et celle, au second degré, des récits qu'il recueillit jadis et maintenant rapporte. D'où les formules, les répétitions, un ton parfois saccadé, le manque apparemment complet d'intérêt pour les hommes, considérés du seul point de vue européen de leur utilité politique ou économique. Avec une grande naïveté parfois, le discours reste en surface. De plus, Rusticien écrit en français, langue prestigieuse ; mais en quelle langue parlait Marco ? quelle

7. Heers-Groer, p. 11.

8. Mollat 1984, p. 31.

marge d'erreur laissait la transposition ? Quand celle-ci, de Samarcande, fait Saint Marcan, la correction est aisée ; d'autres malentendus ont pu être de plus grande conséquence. Pour le public, le nom de Rusticien s'attachait au vaste roman de chevalerie qu'il avait compilé vingt ans plus tôt sous le titre de *Meliadus* : c'est afin, sans doute, de répondre à cette attente de la clientèle que furent ajoutés les derniers chapitres du *Devisement* (un cinquième de l'ouvrage !) sur les batailles du grand khan, suite de faits d'armes parfaitement « romanesques ».

Simultanément, Marco, comme on réfère à une Autorité, renvoie à sa propre histoire, à celle de son père et de son oncle, dont il raconte le double voyage ; *je* alterne avec *il*, parfois *nous*, voire *vous* : le locuteur s'engage, nous engage tous avec lui, attitude déjà moderne. Et l'un des niveaux de sens de son récit est constitué par le témoignage qu'il apporte d'une adaptation réussie à une culture totalement étrangère — adaptation à laquelle répugna jusqu'alors la tradition européenne, et dont les époques ultérieures jusqu'au XIX^e siècle ne fourniront qu'un très petit nombre d'exemples isolés.

Ouvrage hybride donc, encyclopédie plus que récit de voyage au sens où nous l'entendons : projection horizontale d'une expérience, au mépris de sa temporalité. Mais, dans cette perspective, un fourmillement d'informations de détail, difficiles à évaluer, généralement considérées aujourd'hui comme sérieuses. Entre les schèmes mentaux hérités et ce qu'apporte l'observation terre à terre, le bon sens de Marco l'incline, en cas de contradiction, à préférer cette dernière. Il n'est plus tout à fait de ceux qui ne cherchent au monde que la confirmation des écrits antiques. L'humaniste Pietro d'Abano, illustre astronome, raconte qu'il l'interrogea, et il n'hésite pas, en 1310, à invoquer son témoignage contre une proposition d'Aristote⁹ !

9. Mollat 1984, p. 32.

Chaque auteur, chaque voyageur construit son objet en vertu de sa culture, de son expérience, des circonstances de sa vie. Usodimare, vers 1450, vise à rassurer ses créanciers ; Colomb se considère comme le successeur de Marco Polo, et cette idée polarise ses discours. D'autres, comme Crignon, compagnon de Parmentier en 1529, sont des humanistes, voire des poètes. La diversité des tempéraments n'est pas moindre, ni celle des sollicitations, parfois, d'un patron. Le sérieux de Jean du Plan Carpin, vers 1250, contraste avec la légèreté impressionniste de Bertrandon de la Broquière, écuyer du duc de Bourgogne, en 1372. Tous nos auteurs souhaitent évidemment être lus, et l'opinion qu'ils se font de leur public interfère dans leur dessein : or, le problème du public jusqu'au XVIII^e siècle, c'est la difficulté qu'il éprouve à concevoir l'altérité autrement que comme une fiction. Les récits des navigateurs portugais — destinés à une nation engagée entière dans l'aventure maritime — se distinguent en général à nos yeux par leur plausibilité, leur apparent refus du merveilleux, leur souci du détail utile : ainsi, le Journal de Caminha, secrétaire de Cabral, en 1500-1502. La Relation du Normand Gonneville, en 1505, présente le même caractère. Elle tomba totalement dans l'oubli.

Myopie de la description, absence (sauf exception) de survol. Entre la généralité du lieu commun et tel détail isolé rapporté par le texte, se creuse un vide que ne vient combler ni glose interprétative ni l'aveu d'une subjectivité auctoriale. Le texte livre à son lecteur toponymes (souvent nus), traits de mœurs étranges, mentions de monuments, données sur la puissance respective des peuples (c'est là, chez bien des voyageurs, une hantise). Il arrive que ces renseignements aient quelque précision, ainsi chez Fabri, dans son voyage d'Égypte en 1483 ; manque alors la perspective générale qui ordonnerait les faits. Plus souvent règne l'approximation, qui va jusqu'à

l'erreur lorsqu'il s'agit de nombres. De surprenantes pré-térations, çà et là, témoignent d'une incuriosité qui est, semble-t-il, indifférence à l'Autre. Ou bien, l'abondance des détails accumulés constitue un excès d'information, trahissant peut-être chez l'auteur sa foi en un monde plein, sa terreur du vide, mais conférant au texte une véracité fictive. Fictive en ce qu'elle inventorie des signes disposés *dans* l'espace, mais faute de grille d'interprétation, ne dit rien des signes *de* l'espace. Le *Liber de quibusdam ultramarinis partibus* (« Livre de quelques régions d'outre-mer ») de Guillaume de Boldenseele, écrit en 1336 à la demande d'un cardinal de la cour papale d'Avignon (et dont nous ne possédons pas moins de vingt-sept manuscrits) illustre de façon exemplaire ce type de discours¹⁰. Les Relations des premiers découvreurs de l'Amérique — spécialement de ses parties tropicales —, troublés par ce qui leur semble une altérité irréductible, ont tendance à en allégoriser les aspects — afin d'en extraire un sens, violemment, de la manière dont bientôt l'on exigera l'extraction de l'or¹¹. Dans l'exubérance du réel, on sélectionne les éléments propres à une telle moralisation ; peu importe le reste.

Ce discours n'a pourtant rien de figé. Des éléments s'y introduisent qui un jour le dissocieront et y feront éclore un autre langage : remarques personnelles de Broquière sur les hommes qu'il a rencontrés ; richesse du vocabulaire géographique, hydrographique, climatologique de Boldenseele. L'esprit commençait ainsi, au temps même où se préparaient les grandes navigations, à dériver d'une connaissance topique à une connaissance d'observation : changement progressif d'horizon épistémologique, qui va permettre, à moyen terme, l'intégra-

10. Deluz (Ch.) *in* : Voyage, Quête.

11. Guilhoti, p. 22-32.

tion au récit de la sensibilité de l'auteur et de son savoir vécu.

Un critère d'exactitude (de rectitude de la perception et du discours) s'impose peu à peu dans l'observation des espaces. Réalité et crédibilité coïncident. Cette modernité triomphe dans l'*Itinerary* de F. Moryson, en 1618, à travers les principaux pays d'Europe et d'Italie. Mais dès le milieu du XVI^e siècle, plus d'un passage des livres de Thevet (en 1558, puis 1571) ou Léry (en 1578) sur le Brésil, de Belon du Mans sur les Turcs, annonce de loin notre ethnologie ; Fernão Mendes Pinto, après trente années d'aventures qui l'emmenèrent jusqu'au Japon, achève en 1569 sa *Peregrinação* (son « Voyage »), qui est à la fois la première Relation personnalisée et directe sur l'ensemble de l'Extrême-Orient et l'équivalent d'un roman picaresque. Publiée en 1614, la *Peregrinação* témoigne, selon L. Costa Lima, avec la *Tempête* de Shakespeare (1615) et la première partie de *Don Quichotte* (1605) du grand virage de la modernité¹².

Au XVII^e siècle, plus encore au XVIII^e, se réduira l'écart entre récit de voyage et roman — dans la mesure où le premier sera de plus en plus investi par un sujet. Jusqu'alors, le discours du voyageur tenait plutôt du conte, par sa topique non moins que par l'attitude des auteurs envers la tradition. Cette lente mutation est précédée, et sans doute conditionnée, par une autre, qui touche au mode de perception privilégié, donc à la nature mentale de toute constatation : du XIV^e au XVI^e siècles se substitue peu à peu, à l'ouïe, la vue dans la fonction de source de connaissance. La tradition du haut Moyen Âge tendait à préférer le témoignage de l'oreille à celui de l'œil : trait de culture lié aux pratiques de l'oralité dominante. L'ouï-dire prenait naturellement

12. Costa Lima, p. 87, 92 ; cf. Mollat 1984, p. 99-102 ; Richard 1981, p. 22.

valeur d'autorité. La vue, au mieux, confirmait. Puis sa compétence s'étend. Elle triomphera à l'époque baroque. Au XIV^e siècle, l'esprit hésite encore. À la fin du XV^e, cette modernité s'impose aux plus sûrs d'eux-mêmes : ce que l'on connaissait jusqu'ici par on-dit, on le sait maintenant pour l'avoir universellement constaté. C'est là un *topos* que l'on voit apparaître vers 1450, chez le Portugais Zurara, chez Adorno, en 1470, chez Colomb, dans sa lettre à Santangel. Il est vrai que, ayant vu, ces auteurs demandent à se faire entendre et revendiquent pour leur parole toute crédibilité. M. de Certeau a étudié dans le *Voyage* de Jean de Léry ces jeux d'alternance entre l'œil et la bouche, de miroir à l'infini entre l'oralité et l'écriture, sous la plume et dans l'esprit de celui qui avait pris pour devise : « Plus voir qu'avoir¹³. » La relation commence à changer, qu'entretient avec l'expérience le savoir. Le discours du voyageur va se fonder, de plus en plus expressément, sur le postulat de la rationalité de la nature, de sa réductibilité aux catégories du langage. Les *Voyages* de Lahontan en Nouvelle France, vers 1700, seront texte philosophique autant ou plus qu'itinéraire.

Simultanément, les illustrations dont sont ornés, depuis le XIII^e ou le XIV^e siècles, certains manuscrits de récits de voyage, changent peu à peu de nature. Les enlumineurs reproduisent des types figuratifs, plus emblématiques que descriptifs : l'Oriental est identifiable au port d'un turban ou de quelque autre détail vestimentaire convenu. En l'absence de croquis dus à l'auteur, le peintre ou le dessinateur ne dispose que de son texte, lui-même fortement « typé ». Ce n'est pas avant le XV^e siècle que certains voyageurs (Jörg von Ehingen en 1454 ; Capodilista en 1458) prennent le soin de faire dessiner lieux ou personnages mémorables en cours de route.

13. Certeau, p. 215-287.

Encore n'est-ce pas le cas général. Le beau manuscrit de la B.N. exécuté vers 1410 et offert par Jean sans Peur au duc Jean de Berry, réunit le livre de Marco Polo à celui de Jean de Mandeville, en les illustrant de nombreuses miniatures (quatre-vingt-quatre pour le seul Marco Polo) : J.B. Friedman et Ph. Ménard ont analysé ces images qu'éclaire, en ce qui concerne le *Devisement*, la comparaison avec le 264 de la Bodleyenne, légèrement antérieur¹⁴. Deux tendances opposées luttent chez l'artiste. D'une part, il recherche l'effet d'étrangeté, accuse l'inattendu des scènes qu'il figure, et l'on sent l'influence exercée sur lui par les traditions tératologiques de la basse Antiquité. D'autre part se fait jour — spécialement lorsqu'il s'agit de représenter un genre de réalité connue en Occident (une ville, un combat, un roi sur son trône) — la volonté de rapprocher de l'expérience quotidienne la figure peinte ou dessinée selon les recettes du métier. A.C. Guilhoti a récemment analysé quelques-unes des plus anciennes figurations de réalités brésiliennes, gravures diverses du milieu du XVI^e siècle, dont la plus intéressante, par sa complexité, illustre le récit d'une mascarade rouennaise de 1550 : tous les aspects de la vie quotidienne des Indiens Tupinambas y sont en principe exhibés et mis en scène. Mais, en dépit de l'ampleur des moyens à disposition (trois cents figurants !), les auteurs font un choix — et seuls sont représentés les traits aptes à conforter, par contraste, la bonne conscience des spectateurs. Néanmoins, l'intérêt théâtral exige une concentration sur le jeu des « acteurs », hommes et femmes, de sorte que la féerie devient, sur quelques points, source d'information ethnologique.

14. Friedman 1981, p. 154-162 ; Ménard 1986.

Sources citées :

- BEUGNOT (B.) éd. 1984, *Voyages : récits et imaginaire*, Paris et Tübingen, Biblio 17.
- CERTEAU (M. de) 1975, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard.
- COSTA LIMA (L.) 1991, *Pensando nos tropicós*, Rio de Janeiro, Rocco.
- FRIEDMAN (J.B.) 1981, *The Monstrous Races in Art and Thought*, Cambridge, Massachusetts, MIT Press.
- GUILHOTI (A.C.) 1992, « A imagem visual : descoberta, conquista a museificação da America », *Revista USP* (São Paulo).
- HEERS (J.) et GROER (G. de) éd. 1978, *Itinéraire d'Anselme Adorno en Terre sainte*, Paris, CNRS.
- MÉNARD (Ph.) 1986, « L'illustration du *Devisement du monde* de Marco Polo », ds : MOUREAU (F.) éd. *Métamorphoses du récit de voyage*, Paris, Champion.
- MOLLAT (M.) 1984, *Les explorateurs du XIII^e au XVI^e siècles*, Paris, Lattès.
- PERRONE MOISES (L.) 1992, *Vinte luas : viagem de Paulmier de Gonneville ao Brasil*, São Paulo, Cia. das Letras.
- RICHARD (J.) 1981, *Les récits de voyage et de pèlerinage*, Tournai, Brepols (Typologie des sources, n° 38).
- ROUX (J.P.) 1985, *Les explorateurs au Moyen Âge*, Paris, Fayard.
- VOYAGE, QUÊTE, *Pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales*, n° spécial de *Senefiance*, 2 (Aix-en-Provence).